

# **Badische Landesbibliothek Karlsruhe**

**Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe**

## **Excursions sur les bords du Rhin en Hollande et en Belgique ...**

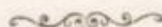
**Chaumont**

**Limoges, [1858?]**

VI.

[urn:nbn:de:bsz:31-125034](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-125034)

## VI.



Le Mélibocus. — Physionomie d'un bateau à vapeur. — *Biberich*. — La sœur de Charité. — *Eberbach*. — *Ingelheim*. — *Winkel*. — *Johannisberg*. — *Rudesheim*. — *Creuzenach*. — *Bingen*. — *Bacharach*. — *Pfalz*. — *Crab*. — *Oberwesel*. — L'Echo et les Rescifs. — Légendes. — Le Chat et la Souris. — Les deux Frères. — *Boppard*. — *Braubach*. — *Rhense*. — *Koenigstul*. — *Lahneck*. — *Stolzenfels*. — *Capellen*. — Adieux. — Les Français sont des Zéros.

Je suis de l'avis de M. Verbedur. J'aime les fleuves, comme lui; comme lui je m'intéresse à leur histoire que les flots jaseurs et familiers racontent en murmurant. Ils naissent d'une goutte d'eau et tombent de la fente d'un rocher, ou bien ils sortent de quelqu'humble source, cachée sous la mousse verte et le cresson fleuri; puis ce sont de petits ruisseaux joyeux, qui courent en gazouillant sur les cailloux polis et le sable argenté: ils ne disent pas grand'chose encore, mais la voix leur vient, d'abord douce et plaintive. Alors ils chantent mainte idylle écoutée avec recueillement par les saules au front incliné. Bientôt ils grandissent et deviennent sérieux; ils arrivent dans les villes, se gonflent en passant entre les rives de granit. Adieu les bords fleuris! Ils mugissent sous les arches des ponts; ils se mêlent à la vie turbulente des cités. Souvent le sang se mêle à leurs eaux troublées, et ils roulent des cadavres avec leurs flots. Enfin ils se précipitent loin des hommes, ils se déploient avec majesté dans les vastes plaines: les montagnes se déchirent pour les laisser passer, et ils portent aux mers, c'est-à-dire à l'oubli, leurs souvenirs avec leurs ondes.

Après un assez long séjour à Mayence, un matin, des fenêtres de notre hôtel, ouvrant sur le Rhin et dominant Castel, Wisbaden, le Mélibocus, le Taunus, le Mein, les campagnes verdoyantes et les villages qui les animent, je disais adieu à cette partie des bords du Rhin que nous allions quitter. Le Mélibocus surtout attirait mon regard. Tant de peuples de l'antiquité s'étaient disputé ses rampes fécondes pour y fixer leurs

demeures, que je les évoquais par la pensée. Mais la réalité du moment me fit bientôt sortir de mes rêves.

On parlait de Mayence ce jour-là. Je dis donc un tendre adieu à la ville du Mein, *Mainz*, car Mayence veut dire Cité du Mein, et je me rendis sur le bateau à vapeur en partance, d'où le signal nous était donné pour venir y prendre place.

Le pont, déjà encombré de voyageurs, fut bientôt envahi par un nombreux cortège de messieurs en habits noirs, des croix sur la poitrine, se faisant de grandes salutations, et de dames en toilettes superbes, auxquels on avait réservé le haut bout de l'avant. Tout chacun se demandait quels étaient ces personnages. Les Anglais, assez nombreux, les lorgnaient; les Français, plus curieux encore, tournaient à l'entour. On se casait dans leur voisinage. Ici, quelques prêtres achevaient leur breviaire; là, de charmantes jeunes filles formaient des jeux sous le regard maternel. Des chasseurs attachaient leurs chiens aux banquettes du bastingage; des dames se plaçaient en cercle sous la tente qui abritait du soleil pour broder, lire et deviser tout à la fois. A l'arrière, la foule des soldats, des paysans, des hommes de commerce, des nourrices, des valets et des femmes de chambre était plus compacte encore, et s'ébaudissait au grand soleil.

Cependant, la *Concordia* ne parlait pas. Impatienté, moi, Emile Daurey, qui écris ces lignes, je courus à la découverte.

— Ma mère, dis-je à mon retour, savez-vous quel est l'illustre voyageur que vous croyiez un cardinal ou un archevêque en voyage? C'est le duc de Brabant. Sa longue redingotte noire vous a trompée. L'héritier du trône de Belgique, et la duchesse, sa femme, rien que ça! On charge leurs voitures de poste à l'arrière, et c'est pour cela que nous ne partons pas. Le prince arrive d'un long voyage en Orient. Mais voici le signal...

En effet, on part. Monseigneur dort, assis sur un fauteuil qui n'a rien de royal...

Que Mayence offre un aspect magnifique à notre départ! Je ne me figure pas autrement Constantinople, tant, au beau soleil de ce jour, Mayence, ses forêts de tours, de dômes, de bastions, de clochers, de môles, de colonnes, produisent un effet magique dans les blondes vapeurs du midi.

J'avise un élève du Conservatoire de musique de Paris. Sa casquette bleue me révèle l'homme. Est-il donc malade que, nonobstant la chaleur, il se tient enveloppé de son manteau? Ma mère, assise près de nous, qui examinons les rivages, donne déjà ses consolations à une aimable jeune fille qui lui raconte ses malheurs et la nécessité où elle est de quitter sa patrie pour aller en Irlande remplir les fonctions d'institutrice. M. Verbedur se promène avec un des prêtres qui priaient tout-à-l'heure.

Que ces rives du Rhin sont délicieuses! Que ses eaux sont belles! Quelle animation, quel mouvement! Ici des jardins, là des maisons de campagne, partout des fabriques, admirable série de magnificences que nous offrent la nature et les œuvres des hommes!

Voici déjà *Biberich*, charmante habitation princière, résidence d'été du duc de Nassau.

Y a-t-il rien de gracieux comme cette façade imposante qui se reflète dans les vagues du Rhin, avec les antiques châtaigniers et les saules, groupés autour d'une grande fontaine. On voit au centre du parc s'élever un autre château gothique. Il est construit, dit-on, sur les ruines du vieux castel de Penzeneau.

Le château moderne, du XVIII<sup>e</sup> siècle, consiste en une façade principale et deux ailes. L'une de ces ailes s'étend presque jusqu'aux bords du Rhin, et l'autre prend sa direction vers le jardin. Au centre s'élève un dôme majestueux porté par huit colonnes dans le mode ionique. C'est l'œuvre du célèbre artiste Skell.

— Oh ! jeune homme, me dit le capitaine, vous prenez des notes ? C'est bien, cela ! On voit que vous avez le désir de profiter de votre voyage. Parfait ! Tenez, j'ai mon lieutenant, là, qui sait le français, comme moi ; consultez-le. Vous aurez en lui tout un livre.

Et le brave homme me présente à son second, qui, fort heureux de la mission qu'on lui confie, retrousse les poils de sa moustache, allume un cigare, et, fier de son importance, me dit :

— Sur cette rive droite, voyez ce village : c'est *Schierstein* ; à côté, là, distinguez-vous des ruines ? Ce sont celles du château de *Frauenstein*.

Sur cette rive gauche, observez *Niederwalluf*. Il occupe une langue de terre qui s'avance dans le Rhin. La chapelle en ruine qui s'élève sur la colline est l'église de Saint-Jean, la plus ancienne du pays.

— Comme ces montagnes boisées de chênes puissants, avec leurs couleurs sombres, forment un agréable contraste avec le vert tendre des vignes, dis-je à mon cicerone. Y a-t-il rien de plus beau ?

— Tout est contraste dans la nature, me répond-il.

Puis, après avoir jeté au vent une bouffée de tabac, il continue :

— Cette petite ville de la rive droite est *Eberbach*, ou *Erbach*, avec une ancienne abbaye transformée en maison pénitentiaire.

Des moines délégués par saint Bernard fondèrent ce moustier...

— Croiriez-vous, Monsieur, dis-je au lieutenant, que la solitude et le charme du site me rappellent la situation de Clairvaux, que j'ai visité, et dont notre France a fait aussi une prison ?

— Je l'admets très-volontiers, me répond-il. Or, j'ai lu dans une vieille chronique qu'Eberbach était une solitude entourée d'épaisses forêts et de montagnes. Là, comme à votre Clairvaux, personne ne devait être oisif, mais chacun devait s'occuper de son travail. On y trouvait, au milieu du jour, le calme de la nuit, qu'interrompaient à peine le bruit des travailleurs et les chants à la gloire de Dieu. L'église renferme un grand nombre de monuments intéressants au point de vue de l'histoire et de l'art...

— Et on ose dire encore que la vie des religieux était toute d'oisiveté ! dis-je en haussant les épaules.

— Regardez de ce côté maintenant... fit mon cicerone en dirigeant mon regard, voici *Eltvil*...

— Sa vieille tour me paraît fort curieuse, ébréchée comme elle est au milieu des fraîches villas qui l'entourent... dis-je.

— C'est là que, en 1349, le roi Gunther de Schwarzbourg abdiqua forcément en faveur de Charles IV. La chronique de Limbourg raconte que son médecin présentait au prince une patère de vin du Rhin dont il vantait la générosité. Le roi le fit boire le premier, et le médecin obéit courageusement. Gunther but ensuite. Tous deux alors tombèrent raides morts.

— Histoire de la vie ? La mort ! répartis-je. Mais quel est ce hameau voisin d'Eltvil ?

— *Kiderich*, jadis fort visité des pèlerins. On y remarque la chapelle de Saint-Michel, avec sa tour gothique et son escalier en spirale. On y admire surtout les arabesques de la tour et les ogives des croisées. La ruine qui le domine est *Scharfentteim*.

Mon savant lieutenant allait continuer ses descriptions, lorsqu'il se fait un mouvement sur le bateau. Je vois ma bonne mère s'élançer tout d'abord, le visage animé... Je cours... C'était le jeune élève du Conservatoire de Paris qui s'affaissait sur lui-même. Un voyageur grand et fort empressé soutenait d'un côté l'intéressant malade ; de l'autre, ma mère s'emparait de son bras. On descend aussitôt à l'entrepont. Mille soins sont prodigués. C'est alors que ma tendre mère révèle son noble cœur et se montre Sœur de charité. Le mot, le mot fatal de choléra est prononcé : le pauvre jeune homme en a tous les symptômes ! C'est égal : rien n'éloigne ma mère. N'est-ce pas un motif de plus, au contraire, pour qu'elle se dévoue ? La voici donc qui prescrit, qui ordonne, qui va, qui vient, demandant les remèdes nécessaires, les appliquant avec sagesse et sangfroid, consolant le frère de l'infortuné, car le voyageur grand et empressé n'est autre que son frère, reconfortant le malade par de bonnes paroles, lui rendant toute son énergie pour lutter contre le fléau, et se montrant si forte de ses lumières et de son dévouement que notre jeune élève ne l'appelle plus que sa mère ! Le médecin du duc de Brabant, instruit de ce qui se passe, accourt. Il juge le cas fort dangereux ; mais en même temps il approuve tout ce qu'a fait ma mère, la félicite de son intelligence et de son zèle, et la prie de continuer ses bons soins. Pour calmer le malade et lui donner l'espérance que le danger n'existe pas, et il est formidable, cependant ! elle me fait lui serrer la main ; M. Verbedur en fait autant que moi, et nous laissons ensuite ma mère et le frère du jeune homme continuer leur œuvre.

Je retrouve mon lieutenant, qui, tout à son rôle, me dit alors :

— Autour de cette montagne, que l'on nomme *Johannisberg*, se groupent sur les rives du fleuve, *Oestrich*, *Mittelheim* et *Winkel*.

Ce dernier village fut jadis habité par l'évêque Rabanus de Mayence. La légende dit sérieusement que le saint prélat bannit de Winkel toutes les souris parce qu'elles avaient rongé son bréviaire.

— L'exorcisme joue un grand rôle au moyen-âge... dis-je.

— En face, sur cette rive gauche, voici *Nieder-Ingelheim*...

— Le fameux château que Charlemagne fit construire en 770, tant admiré par les contemporains, et détruit par Richard de Cornouailles, en 1270?... m'écriai-je. A Heidelberg, j'ai vu de magnifiques colonnes qui proviennent de ce manoir royal.

— En effet. Mais ici nous avons un autre souvenir de Charlemagne. C'est une large voie. Sur la route qui d'Ingelheim conduit à Mayence, on voit un obélisque avec cette inscription :

*Route de Charlemagne, achetée par Napoléon I<sup>er</sup>, Emp. des Français.*

— Ce sont là deux noms qui méritent d'être associés... dis-je. Mais vous avez parlé tout-à-l'heure du Johannisberg, sur la rive droite, continuai-je en traversant le bateau; est-ce donc là le célèbre vignoble du prince de Metternich?

— Oui, et cette construction, sur sa rampe sud, couvent en 1106, abbaye en 1130, démolie pendant la guerre de Trente-Ans, échut, au XVIII<sup>e</sup> siècle, à l'évêque de Tulde, qui éleva le château que vous voyez. Il a été la propriété du prince d'Orange en 1802, de Kellermann, un de vos illustres généraux, en 1805, et, en 1815, l'Autriche le donna à M. de Metternich. Du balcon que vous apercevez, la vue est ravissante. Mais ce qui en fait le trésor, ce sont les vins.

Ces vignes de l'Allemagne, ces légères collines, ces campagnes d'un type ionien, repris le lieutenant, sont habitées par un peuple sain, plein de sève et de cœur. Ce pays a toujours été un Eldorado. Dès que le soleil couchant dore les hauteurs, le Rhin s'anime sous les nacelles des promeneurs, tandis que ses rives sont égayées par les costumes pittoresques des paysans du voisinage. Toujours attaché aux mœurs de ses pères, ce peuple demeure fidèle à son antique religion : il sème des fleurs devant les saints et couronne leurs statues.

— Seriez-vous catholique? demandai-je au lieutenant.

— Et je m'en fais gloire... répondit-il.

— Voici *Geisenheim* sur la rive gauche. Les plaisirs de la table régnaient ici en souverains.

— Quelle largeur a donc le Rhin en cet endroit? Ce n'est plus un fleuve, c'est une mer.

— Il ne mesure pas moins de huit cent trente-quatre mètres... me dit mon cicerone. A Geisenhem, continue-t-il, l'électeur de Mayence, Jean de Schönborn, rédigea le projet du traité de paix de Westphalie. Il y travailla aussi, de concert avec Liebnitz, à la réunion des Eglises catholique et protestante. Mais cette réunion est certes bien impossible. L'orgueil et la soumission ne peuvent se fondre ensemble.

Voici *Rudeseim*, qui produit d'excellents vins. Il est assis sur la rive droite, et arrête l'élargissement du Rhin.

Remarquez cette tour et ce castel du ix<sup>e</sup> siècle.

— Et ces hauteurs ravissantes qui le dominent, quel nom leur donne-t-on ?

— *Niederwal*. Elles supportent un magnifique temple du temps des Romains. Mais tournez-vous de ce côté, sur la rive gauche...

— Mon Dieu, que vous avez fait d'admirables choses ! dis-je avec l'accent de l'enthousiasme. Que c'est beau !

— J'espère que c'est quelque peu grandiose, n'est-ce pas ?

Voici d'abord *Bingen*, d'origine romaine, maintenant charmante petite ville du grand-duché de Nassau. Son église paroissiale, de 1403, se fait remarquer par les belles sculptures de son portail.

Au-dessus de la ville, sur ce mamelon, n'admirez-vous pas cette délicieuse ruine de *Klopp*, où, suivant la tradition, l'empereur Henri IV aurait été retenu prisonnier par son fils ?

Au pied de Bingen, venant se jeter dans le Rhin, remarquez la belle rivière, la *Nabe*, qui arrive d'une vallée délicieuse. Ce pont qui la couvre est construit sur les arches d'un pont de Drusus.

— On trouve ce Drusus sur toutes les rives du Rhin...

— Au-dessus de Klopp, regardez ce *Mont Saint-Roch*. Il a une chapelle fameuse par son pèlerinage.

Remarquez-vous comme la vallée du Rhin commence à se rétrécir, et se trouve bordée de rochers volcaniques, avec leurs saillies effrayantes, leurs aspects sauvages, leurs formes pittoresques et leurs vieux châteaux ruinés ? Le Rhin ne coula pas toujours entre ces rochers. Quand jadis les volcans brûlaient où vous voyez ces roches grises gigantesques, le Rhin prenait cette direction sans doute.

— Dites-moi, lieutenant, cette belle vallée de la Nabe a-t-elle quelque ville fameuse ?

— *Creuzenach*, qui a des sources minérales. Ses environs sont les plus beaux dont une ville allemande puisse s'enorgueillir.

Plus loin que Creuzenach s'élève un rocher de porphyre, le *Rheingrafstein*, d'une hauteur de deux cent quarante-cinq mètres, que surmontent les ruines d'un château, ancienne résidence des rhingraves. On ne saurait imaginer rien de plus délicieux que la vue de ce gigantesque rocher rouge quand le soleil couchant lui envoie ses derniers rayons, et quand les vagues ondulées de la Nabe, se reflétant sur le porphyre, font scintiller, se croiser et se confondre tous les reflets d'un prisme mouvant. A propos de ce vieux manoir de Rheingrafstein, tout farci de légendes, une seule petite historiette, pendant que notre *Concordia* fait escale à Bingen, et que toutes ces belles dames, que je croyais appartenir à la suite du duc de Brabant, mais qui tout au moins le connaissent, nous quittent...

— Je crois bien, dis-je, ce sont les proches parentes du duc de Nassau : voyez d'ailleurs les équipages qui les attendent. Mais dites-moi votre légende.

— Le rhingrave avait une fois réuni la fleur des chevaliers du voisinage dans un banquet somptueux. Tout-à-coup le noble personnage se fait apporter une botte oubliée par un courrier, et la remplissant de vin : « A celui qui videra cette coupe, mon village de Huffsheim ! » dit-il. Tous les chevaliers, même les plus intrépides, reculent. Boos de Waldech saisit la botte, le farouche capitaine ! Il porte la santé des convives, vide cette étrange amphore, et s'écrie : « Sire rhingrave, le courrier n'a-t-il pas laissé encore une botte ? Je voudrais joindre Roxheim à Huffsheim. » Je vous laisse à penser si l'on rit !... Mais revenons à notre vallée du Rhin : ses flots coulent rapidement ici, le bateau file...

— Quelle est cette tour qui s'élève comme un fantôme au milieu des vagues ? m'écriai-je en admiration devant une ruine du plus charmant effet.

— La *Tour des Souris*... me dit mon Allemand. On dit, à son occasion, que Hatto I<sup>er</sup>, de Mayence, homme cruel et méchant, fit périr, dans une grange incendiée, près de la tour, une foule de paysans qui étaient venus lui demander du pain, et qu'il comparait leurs cris à ceux des souris.

Nous entrons dans le *Rhingau*, contrée féconde en bons vins. Ce passage étroit du Rhin, resserré entre des montagnes de roches, se nomme *Bingenloch*, trou de Bingen.

Voici, sur la rive droite, *Ehrenfels*, château qui fut jadis la résidence des archevêques de Mayence. Pendant la guerre de Trente-Ans, le trésor de leur cathédrale y fut caché. Le rocher qui supporte le château nous le montre comme un nid d'hirondelles, et il est comme le portail de l'immense passage que le Rhin s'est frayé à travers les montagnes.

Jusqu'ici, de Mayence à Bingen, par exemple, se sont étendues de vastes campagnes, où l'œil découvre une perspective sans limites. Mais les montagnes qui s'entrouvrent pour vous laisser passer, les rochers qui se hérissent pour suspendre sur vos têtes l'éternelle menace de leur chute, les villages penchés sur la croupe des collines et dont les dernières maisons descendent jusqu'au Rhin, comme pour goûter la fraîcheur de ses eaux, et les longs défilés, et les gorges sombres avec les schistes et les granits qui les surplombent, et les profondes déchirures qui laissent entrevoir les vertes vallées, tout cela commence ici. Oui, ici commence la série des manoirs élevés sur des rochers à peine accessibles, et qui devinrent le refuge de châtelains, vrais brigands dont la vie n'était que meurtres, pillages et paillardise.

Le Rhin a des *burgs* de rochers, excroissances de ses montagnes, où se retiraient, après le pillage et la guerre, ses sauvages barons, comme votre Seine a des villas de stuc habitées par les *lionnes* de la fashion moderne, comme la Loire a des châteaux de pierre de taille où vécurent, de leur vie opulente et fastueuse, les seigneurs de Henri III et de François I<sup>er</sup>.

Ainsi, sur cette rive gauche, voyez déjà *Reinstein*, qui n'est plus une ruine, car on l'a



restauré magnifiquement. Il appartenait aux Waldecks, dont vous avez vu l'un des chevaliers boire le vin de la *botte* tout-à-l'heure. Mais, compris parmi les brigands, ils furent pendus sur l'ordre de Rodolphe de Habsbourg.

Là, remarquez *Sooneck*, château du <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle, également sur la rive gauche, aujourd'hui domaine du prince Charles de Prusse. C'est l'un des plus gracieux manoirs des bords du Rhin.

— En effet, bâti sur un rocher dentelé, il produit l'effet le plus pittoresque... dis-je à mon complaisant lieutenant.

Sur ce, je lui demandai la permission d'aller près de ma mère savoir des nouvelles du malade. Hélas ! le mal faisait des progrès effrayants. Le pauvre Edmond, c'est le nom du jeune élève du Conservatoire, comprenait sa position, et, malgré les exhortations de ma mère, se livrait à un chagrin qui lui nuisait d'autant plus que son frère, le cœur brisé, partageait son abattement. Je remontai fort triste, ne prêtant qu'une oreille distraite à mon ami le lieutenant de la *Concordia*.

Nous atteignons en ce moment l'embouchure de la *Wisper*, et j'aperçois *Lorch* sur la rive droite. Mais *Lorch* n'est plus qu'un village, et il a dû être jadis une cité, à juger par la beauté de son église, que mon cicerone me dit décorée de nombreux monuments.

— Nous sommes en plein Rhingau, reprit le lieutenant ; si vous avez bien remarqué, mon jeune ami, de Biberich à Bingen, le Rhin coule droit vers le sud et expose ses rivages au grand soleil. En outre, les montagnes les abritent. De là une étonnante fertilité pour les terres qui produisent le meilleur vin qu'on puisse boire. Je dois ajouter que le sol du Rhingau formait autrefois le fond d'un lac immense dans lequel le Rhin avait déposé ses eaux et sa vase avant qu'il eût la force de se tracer un chemin à travers ces roches volcaniques. Aussi nous sommes si fiers de nos vins du Rhingau, que je veux vous en faire juger la saveur.

Je crois que mon lieutenant, qui avait la langue sèche de trop fumer, parlait ici pour son propre compte : car il but la bouteille de vin du Rhin qu'il fit venir pendant que je trempais à peine mes lèvres dans mon verre. Du reste, j'y gagnai une nouvelle ardeur de la part de mon narrateur, qui reprit de plus belle :

— Sur la rive gauche, voici *Oberdiebach*, sans importance. Mais examinez un peu ces ruines du château de *Furtemberg*, et celles de *Stahleck*, ancien manoir des Hohenstaufen, aujourd'hui à la reine de Prusse. Le premier est bien conservé ; quant au second, il n'en reste que deux tours puissantes. Là, jadis, Guelf et Stauf conclurent une alliance qui remua le monde. Que de décombres il faut franchir pour atteindre la seule voûte qui reste debout ! On voit encore cependant quelques murailles de salles splendides, et on y jouit d'une vue incomparablement belle.

Figurez vous, lecteurs, que mon lieutenant parlait encore, lorsque soudain je me trouvai en face d'une vision magique. Une ville antique, protégée par douze tours, accompagnée

des ruines superbes d'un château-fort, décorée des débris à jour de délicieux arceaux, de vieux clochers, d'un pêle-mêle magique d'antiques édifices, tourelles inclinées, façade crevant de rire, pignons en crête de coq, balcons fantastiques; de rochers et de collines verdoyantes, tel était le paysage que j'avais sous les yeux. Il y a de tout dans cette enceinte oubliée par les guerres et les sièges : on voit qu'elle a été celtique, gauloise, romaine, gothique. Assurément elle ne sera jamais moderne.

— C'est *Bacharach* que vous avez là sur la rive gauche, en face de vous, me dit mon bon Allemand. *Bacharach*, *Ara Bacchi* du temps des Romains, a vu jadis s'élever un autel au dieu du vin sur ce rocher qui se trouve entre la rive et le milieu du fleuve. Ce roc n'est aujourd'hui visible que pendant les sécheresses de l'été. Cet endroit était bien propre à servir au placement des images qui veillaient à la conservation des vignes chéries de Bacchus. On dit que l'aspect de cette ville, fort pittoresque, comme vous le voyez, présente en miniature celui de Jérusalem.

— Mais quelles sont les admirables ruines qui gisent au pied du château? demandai-je.

— Les ruines de l'église de *Saint-Werner*, martyrisé à Oberwesel, un peu plus loin, qui offrent un beau modèle d'architecture gothique, et d'une époque où ce genre avait atteint le plus haut degré de perfection.

— En vérité, m'écriai-je, les peintures délicieuses que Walter-Scott nous fait de ses abbayes dans ses inimitables romans ne valent pas cette exquise réalité.

— Habituez-vous aux merveilles, mon cher; d'autres vous attendent, dit l'Allemand en se tournant vers la rive droite. Tenez, voici *Caub*, maintenant; c'est une petite ville du duché de Nassau, dont le nom signifie cuve, et ses armoiries montrent saint Thioneste assis dans une cuve. Ce qui fait la beauté de cette ville, c'est la ruine du vieux manoir de *Gutenfels*. Peu de châteaux ont eu autant de prévôts de distinction. Adolphe de Nassau, plus tard roi d'Allemagne, en 1387, y fut installé comme gouverneur; et pendant la guerre de Trente-Ans, Gustave-Adolphe de Suède l'habita.

— Seigneur lieutenant, m'écriai-je avec admiration, quel est ce castel construit au milieu même du Rhin, et dont les nombreuses tours et tourelles, surmontées de drapeaux et de banderolles, ressemblent à un immense vaisseau?

— *Pfalz*, qui veut dire Palatinat, répondit mon interlocuteur. Il fut construit en 1320, par le palatin Louis de Bavière, pour le prélèvement de l'octroi, et une bulle papale mit ce prince au ban de l'empire parce qu'il abritait, en un château protégé par les flots du Rhin qui l'entouraient, ses exactions et ses crimes.

Un fait qui vous intéressera d'une manière plus directe, ajouta le lieutenant, c'est qu'ici même, en 1814, le général Blucher passa le Rhin pour entrer en France.

En vérité, lecteurs, nous n'avons pas un moment de repos. Nos yeux se fatiguent à contempler sans relâche de nouvelles richesses historiques, artistiques, sublimes de beauté au milieu d'une nature ravissante.

Sur la rive droite, c'est *Oberwesel*, et je doute que sur les bords du Rhin il y ait une ville qui offre une plus grande variété de sites. Le sublime, le pittoresque, le merveilleux y forment un ensemble admirable. Soit que la vue plane sur la ville, sur les vieilles murailles crénelées, sur les tours, sur les églises, sur les collines environnantes, sur les ravins couverts d'arbres ou sur les vignes, tout y enchante l'œil.

C'est tellement admirable que je vais prier ma mère de porter un regard fortif sur ce magnifique tableau : mais son malade l'emporte sur sa curiosité, et, sœur des anges, elle préfère l'œuvre que le ciel lui a confiée aux jouissances terrestres du voyage.

— Cette ville est fort ancienne, me dit le lieutenant, qui a été obligé de s'éloigner un moment. Les Romains l'ont appelée *Vesalia*. De grands événements s'y passèrent. En 1689, elle fut prise, pillée, incendiée et détruite par les Français. Elle était remarquable alors par ses églises, ses couvents, ses clochers, ses cloches même et la somptuosité de ses autels.

Près de ces vieilles murailles, là, à côté du Rhin, vous pouvez voir les restes pittoresques de la chapelle gothique qui fut érigée à saint Werner, jeune et innocente victime que les juifs firent, là même, expirer dans d'affreux supplices. On y voyait autrefois le pilier de bois auquel il fut attaché.

— La tour ronde qui domine, vue de ce point, est charmante... dis-je à mon causeur.

— C'est la fière *Tour des Bœufs*.

— Mais, dominant la ville de toute sa haute taille, sur cette roche escarpée, quel est ce castel qui menace les cieux ?

— Le château des *Schonberg*, illustre famille du maréchal de ce nom, dont l'origine remonte jusqu'à Charlemagne. Le maréchal dont je parle, étant en Irlande pour tenir tête au roi Jacques, fut tué le 4<sup>er</sup> juin 1690, à la bataille de la Boyne.

Voyez comme, sur le rocher à pic de *Rostein*, qui fait face à *Oberwesel*, et qui est tout d'ardoises, l'industrie humaine a établi une série successive de vastes marches entièrement tapissées de vignes.

Et ici, en revenant à la rive gauche, apercevez-vous ce petit village niché sur les rochers ? C'est *Orben*. Mais on appelle toute la côte *Saint-Goarsbett*, parce que ce fut dans ce lieu solitaire et stérile qu'un saint du nom de Goar vint fixer sa demeure et prêcher l'Évangile aux pauvres pêcheurs du fleuve.

— Le Rhin est-il donc poissonneux en cet endroit ?

— Plus, beaucoup plus qu'ailleurs. Il suffit de jeter des filets le long de ce rocher pour prendre de magnifiques saumons.

— Voici sept roches à fleur d'eau qui doivent gêner beaucoup la navigation ? demandai-je.

— Ce sont les *Sept-Sœurs*, rescifs fort périlleux en effet, dit l'Allemand. On prétend que sept jeunes filles habitaient jadis le château de *Schonberg*, mais que, méchantes et cruelles

vis-à-vis des pauvres tenanciers, elles furent changées en ces rochers, devenus très-hostiles aux bateliers du Rhin.

— Veuillez m'accompagner, ajouta mon lieutenant : je dois ici présider à une opération imaginée pour l'agrément des voyageurs.

Alors le bon jeune homme me conduisit à l'avant du navire, où des matelots s'empres-  
saient autour d'une petite pièce d'artillerie.

— Feu ! dit le lieutenant.

Aussitôt un bruit formidable retentit, répété cinq fois d'une façon très-distincte par les échos du rivage. Les passagers furent effrayés et se demandèrent d'où partait cette canonnade.

— Remarquez, me dit le lieutenant, que le Rhin fait ici un détour subit et coule autour de la base de ce vaste rocher de basalte que l'on nomme *Lurlexberg*. Il y produit le plus merveilleux écho de l'Europe. Admirez-le : l'expérience va se renouveler. Un second coup de canon fut tiré, et se reproduisit cinq fois avec un épouvantable fracas.

— Cet écho, connu depuis des siècles, a inspiré des poètes. On le dit moins puissant que jadis, reprit mon cicérone, et la cause en est que bien des roches de sa masse s'en sont détachées. Vous croirez volontiers que cet accident de nature a enfanté bien des légendes : je ne vous les redirai pas toutes : je vous raconterai seulement que ce rocher fut habité par une sirène du nom de *Lorelex*. Elle fascinait par son chant délicieux tous les bateliers et les faisait échouer contre son rocher. Enfin, attirée, elle aussi, par la beauté d'un jeune marinier, elle voulut le regarder de trop près, et s'engloutit dans le Rhin.

— Laissons la fable et parlons de ces réalités magiques qui poussent ici sur vos rochers comme de magnifiques excroissances de ces mêmes rochers, m'écriai-je. Quel est ce manoir par exemple ?

— Ah ! vous aimez cette vallée de ruines qu'arrose le Rhin, à ce qu'il me semble, mon jeune Français ? C'est bien cela ! répondit mon Rheingrave. On vous en servira de ces fleurs de nos montagnes, de ces loupes de roches, de ces excroissances de pierre, et plus que vous n'en voudrez peut-être. Donc, sur cette rive droite, c'est *Saint-Goarhausen*, et au-dessus de *Saint-Goarhausen*, c'est le *Katz*, ou le *Chat*... si vous voulez.

Plus loin, là-bas, je vous montrerai, sur la même rive, mais nous le voyons déjà d'ici, au-dessus de *Welmich*, fameux par ses mines d'argent et de plomb, le *Manoir de Thurmburg*, ou la *Souris*.

— Etranges surnoms ! le Chat et la Souris !

— Voici à quel propos. Les frères suzerains de *Katz*, en voyant bâtir de l'autre côté du ravin de leur château cet autre château que *Cuno*, archevêque de Trèves, rendait fort et puissant, le nommèrent par dérision : la *Souris* ! Et ils ajoutaient : *La Souris sera bientôt dévorée par le Chat*.

— Eh bien ! qu'advint-il ?

— L'archevêque fit si bonne contenance que ses nouveaux ennemis ne songèrent pas même à réaliser leurs menaces.

— Que de ruines, et quelles belles ruines ! m'écriai-je. Et sur tout cela un soleil flamboyant, un ciel bleu... Et au-dessous de tout cela, des eaux frémissantes, des montagnes dentelées, des pampres aux collines, des arbres sur les précipices, des rivages fleuris, des villes....

— Oui, sur la rive gauche, voici *Saint-Goar*. C'est à un homme de Dieu, à un saint venu pour travailler au bonheur de ses semblables, à un ermite réfugié dans ces rochers pour prêcher l'Évangile du Seigneur, que peu à peu cette petite cité dut son origine et ses développements. La légende lui attribue grand nombre de miracles. Ainsi, maudé un jour à une assemblée que présidait l'archevêque de Trèves, le saint accrocha son manteau à un rayon de soleil. A la mort de saint Goar, Pepin et Charlemagne dotèrent richement son ermitage, afin que les voyageurs y trouvassent un asile. Vous concevez que les habitants arrivèrent. Bientôt l'ermitage devint un monastère, et le monastère eut un tonneau plus fameux que celui d'Heidelberg. Il ne désemplassait jamais ! Un jour le père sommelier oublia de fermer le robinet. Ne vous effrayez pas ! Une araignée vint, tissa vite une toile, et pas une goutte ne s'échappa du tonneau merveilleux.

— Je crois que Saint-Goar a quelques monuments du moyen-âge ?

— Oui, l'église qui, du VII<sup>e</sup> siècle d'abord, fut brûlée en 1137, et rebâtie en 1469; puis la maison des Templiers; mais l'édifice le plus ancien est encore le *Château du Palatin*, sur cette route de Bubenheim.

— Quelle délicieuse ruine !

— Vous avez bon goût, mon ami : c'est *Rheinfels*, construit en 1245, par le comte de Katzenelnbogen, qui y prélevait un droit sur les navires. Le château fut assiégé, mais non pris, en 1255, par les armées rhénanes des rives du Rhin, ce qui donna l'idée de la Ligue germanique; mais les Français furent plus heureux en 1693. En 1806, pris de nouveau par vos compatriotes, ils le mirent en l'état où vous le voyez.

En quittant l'étroit passage du Rhin que nous suivions depuis Bingen, et dont les beautés sauvages me frappaient d'admiration, je vis le fleuve, en face de Saint-Goar, s'élargir et ressembler à un lac délicieux entouré de hautes montagnes.

Alors nous passons devant *Welmich*, dont j'ai parlé, en face de *Hirzenach*, comme *Rheinfels*, sur la rive gauche, puis sous le *Couvent de Bornhofen*, qui a une église d'une structure fort curieuse. Mais ce qui me frappe le plus, ce sont les ruines de deux manoirs huchés sur les roches de la rive droite, en face l'un de l'autre, comme deux chasseurs d'aigles qui se feraient signaux.

Pendant que des musiciens, montés sur notre *Concordia*, à Saint-Goar, nous donnent leur sérénade, et pendant que j'ai été apprendre que notre cher malade devient plus malade encore, hélas ! mon lieutenant me dit :

— Ces deux châteaux se nomment *Liebenstein*, et *Sternfels*, ou les *Deux-Frères*. Ils furent construits par deux frères qui devaient partager l'héritage paternel avec une sœur aveugle. Aidés par son infirmité, ces misérables la trompèrent. Elle reçut infiniment moins qu'eux. Mais le ciel bénit sa pauvre portion, et elle s'en servit pour faire construire trois petites chapelles. Quant aux deux frères, unis dans leur mauvaise action, ils furent bientôt ennemis acharnés. Un jour cependant ils se donnent rendez-vous pour la chasse. Celui des deux qui s'éveillerait le premier devait éveiller l'autre. Or, *Liebenstein* s'étant levé le premier et voyant encore fermés les volets de *Sternfels*, y décocha une flèche pour donner le signal. En ce moment, *Sternfels* poussait les volets. Aussi reçut-il la flèche en pleine poitrine. Pour expier ce fratricide, *Liebenstein* partit pour la Terre-Sainte, où il mourut.

Les deux châteaux tombèrent alors en des mains étrangères.

— Diavolo ! m'écriai-je, en interrompant mon cicerone, j'espère que cette ville, qui nous arrive sur la rive gauche, doit être d'une antique origine.

— *Boppart*, me dit le lieutenant, le *Bodobriga* des Romains, qui se vante d'avoir été la résidence du capitaine des Balistaires. Ce fut une forteresse, un castel, une place forte des Romains, et des empereurs y résidèrent. Dans des temps plus rapprochés de nous, *Boppart* joua son rôle dans les cités de l'empire d'Allemagne.

— Mais quelle admirable église elle possède, dis-je avec enthousiasme. Voyez donc les belles tours à pointes pyramidales, et comme elles sont reliées entre elles par une galerie aérienne.

— On la nomme *Oltäsbourg*, cette église qui vous plaît tant. Mais, du reste, *Boppart* n'offre qu'un aspect sombre et triste. Elle est si déchue de sa grandeur première, depuis que, créée ville impériale, elle fut cédée, en 1312, par l'empereur Henri VII à son frère Baudouin, archevêque de Trèves, qui la réunit à l'électorat. Car alors, ayant tenté de reprendre sa liberté, elle fut envahie, et ses habitants furent contraints de démolir leur belle grue et d'en apporter les matériaux pour la construction du château archiepiscopal.

Elle comptait jadis plusieurs couvents, dont le principal, celui de *Marienberg*, qui est situé au-dessus de la ville, avait autrefois le nom de *Haut-Couvent*, parce que toutes ses nonnes descendaient de la maison des palatins.

— Quel est aujourd'hui son emploi ? demandai-je.

— Etablissement hydrothérapique... fit le lieutenant.

Ici, vous le voyez, continua mon Allemand, le fleuve roule ses eaux à travers des prairies fertiles qui s'étendent, sur la rive droite, jusqu'au petit village de *Kamp*, situé d'une façon charmante au revers de ces collines. Ce village de *Kamp* tire son nom d'un camp romain dont on a découvert les vestiges à différentes époques.

— Et ce manoir parfaitement conservé, quoique remontant au moins au XII<sup>e</sup> siècle, là, non loin de Kamp, quel est-il?

— *Marxburg*... et plus loin, sur la même rive droite, *Braubach*, à qui *Marxburg*, devenu prison d'état, appartient.

Voyez comme *Braubach* est pittoresque, noblement assis au tournant du Rhin, dans le voisinage de mines d'argent, de cuivre et de plomb. C'est une cité d'antique origine, car de vieilles chartes du XII<sup>e</sup> siècle parlent d'elle. En 1288, elle fut déclarée ville libre par l'empereur Rodolphe I<sup>er</sup>.

Voyez-vous maintenant sur la rive gauche les montagnes du *Hundsruok*, dont le nom veut dire *Station des Huns*? Les Huns ont, en effet, habité cette contrée jusques à *Brey*, ce petit village tout entouré de jardins. Chassés par l'empereur Gratien, ce fut ici qu'ils traversèrent le Rhin.

— Et, sur cette même rive gauche, quelle est cette petite ville qui pose ses pieds dans le fleuve.

— *Rhense*, qui, en 660, échut aux électeurs de Cologne, et, au XIV<sup>e</sup> siècle, fut érigée en lieu de réunion pour l'élection des empereurs.

— Alors c'est ici qu'est le fameux *Königsthul*, *Siège des Rois*?

— Précisément. Sur cette grande route, près de la ville, voyez-vous trois noyers centenaires? Oui. Eh bien! sous ces noyers, il y a trois bornes. C'est là le *Königsthul*.

Le premier empereur élu à *Rhense* fut Henri VII de Luxembourg.

Charles IV, ayant été élu, à son tour, accorda exemption d'impôts à *Rhense*, à la condition d'entretenir le *Königsthul*.

Jadis, ce *Königsthul* était un édifice formé de sept voûtes ouvertes et supporté par neuf piliers, dont un au centre. Sous les voûtes étaient des sièges de marbre pour les électeurs. La circonférence de cette construction était de quarante aunes. Si l'on y sonnait de la trompette, chacun des électeurs du Rhin pouvait l'entendre de son château.

Le château de l'électeur de Mayence était *Lahneck*, là, sur la rive droite, au-dessous de *Braubach*;

Le château de l'électeur de Trèves était *Stolzenfels*, là, sur la rive gauche, au-dessous de *Rhense*;

Le château de l'électeur de Cologne était *Rhense* même;

Et enfin le château de l'électeur du Palatinat était *Marxburg*, que vous avez vu au-dessus de *Braubach*.

En 1338, se tint à *Rhense* un célèbre congrès des électeurs. Il avait pour but de s'opposer à l'intervention des papes dans le choix des empereurs.

Maintenant la superstition populaire fait du *Königsthul* le rendez-vous des sorciers, surtout depuis qu'en 1400, dans cette petite chapelle qui regarde les trois noyers, les

électeurs prononcèrent la déchéance de Venceslas, roi de Bohême, et lui substituèrent le palatin Ruppert.

— Au-dessous des ruines de Lahneck, quel est ce village?

— *Oberlanhstein*, qui n'a rien de curieux. Mais les ruines de Lahneck, fondé au XIII<sup>e</sup> siècle, méritent d'être visitées. La cour en est fort remarquable. La tour et les vitraux antiques sont très-bien conservés.

— Mais *Oberlanhstein* a lui aussi des fortifications parfaitement sauvées. Les murs et les tours qui l'entourent sont telles qu'on les a créés jadis. Je crois qu'on trouverait difficilement un meilleur spécimen des forteresses d'autrefois.

— Ce qu'il y a de beau, mon cher Français, ce sont surtout ces tours de *Solzenfels*, là, près de ce village nommé *Capellen*, sur la rive gauche.

De *Capellen*, un sentier monte, à cent mètres au-dessus du Rhin, au château fondé au XIII<sup>e</sup> siècle par l'archevêque Arnold de Trèves, et qui fut la résidence de ces prélats au XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles. Son nom veut dire *Fier-Rocher*.

— Et certes ! sur ce bloc escarpé il mérite et porte bien son nom hardi.

— Isabelle d'Angleterre, la fiancée de l'empereur Frédéric II de Hohenstaufen, y reçut l'hospitalité. On y servit les truites du Rhin, le chevreuil de la Forêt-Noire, et le vin d'Oberwesel. Le chroniqueur dit : « Que l'on mangea bien, que l'on but mieux, et que la vierge royale dansa beaucoup. »

— Au moins, n'est-il pas en ruines.

— Ce n'est pas de la faute des Français, qui le détruisirent en 1688. En 1825, Coblenz donna ses ruines au roi de Prusse actuel, qui le fit restaurer dans le style antique, et qui y passe certain jour de chaque été. Les salles et les galeries renferment nombre d'objets d'art, d'antiquités, d'armes rares, la salle des chevaliers, surtout.

C'est là qu'en 1814, le général de Saint-Priest passa le Rhin avec son armée.

— Et, en face, sur la rive droite, quel nom donnez-vous à cette chapelle?

— *Saint-Jean*. C'est un monument très-curieux du XII<sup>e</sup> siècle. On raconte qu'une nuit, les cloches de cette église se mirent d'elles-mêmes en mouvement.

Remarquez, à côté de *Saint-Jean*, cette gorge étroite, et les deux villages de *Niederlanhstein* et de *Horscheim*, que sépare un ruisseau. En cet endroit, se promène, dans les nuits saintes, mais surtout aux jours de kermesses, une nonne richement vêtue, à l'air grave et doux. Elle ne moleste personne : mais on en a peur.

Là, jadis, s'élevait le couvent de *Zachern*.

— Je conçois : on a voulu à tout prix une légende, à défaut de ruines.

— Et cette puissante forteresse, en si parfait état, sur la rive droite?

— *Ehrenbreitstein*... le Sébastopol de l'Allemagne.

— Et cette rivière, sur la rive gauche?

— La Moselle.



— Et au confluent de la Moselle et du Rhin ?

— *Coblentz.*

— Merci, cher lieutenant, dis-je à mon complaisant cicerone, merci des jouissances que vous m'avez procurées et des connaissances que j'ai reçues de vous. Je suis émerveillé du ravissant tableau qui s'est offert à mes regards, sous mille formes variées : montagnes surmontées de tours blanchies par le temps ; fertiles prairies ; vergers fleurissants ; forêts, vignes et pampres ; tout contribue en ces lieux magnifiques à charmer l'œil du voyageur qui veut s'instruire. Merci, encore merci. Si jamais nous devons nous revoir, je souhaite que cela soit dans notre cité parisienne. Là, je pourrai vous servir de pilote, au milieu de ses rues sans nombre, comme vous avez été le mien au milieu de ces rochers sauvages, stériles, mais grandioses et pleins de souvenirs. Adieu. Recevez ma carte ; donnez-moi votre nom en échange, pour que je vous nomme en mon cœur, et serrons-nous la main.

J'achevais à peine cette dernière et douce marque de ma gratitude affectueuse, que le capitaine vint me dire :

— Jeune homme, votre mère vous appelle. Accompagnez-la, et suivez ce triste cortège.

Et il me montrait du doigt l'intéressant malade que M. Verbedur portait d'un côté, pendant que le frère désolé de M. Edmond le soutenait de l'autre. Je m'approchai de ma mère : elle était pâle et tremblait de douleur.

— Il est au plus mal, me dit-elle : vois, c'est le visage d'un mourant qui remonte aux cieux.

Et le malade priait, en regardant le ciel, le beau ciel bleu, pour la dernière fois, peut-être.

Le duc de Brabant, son altesse royale la duchesse, et leur suite, et tous les voyageurs, nous saluèrent avec respect et sympathie.

— Pauvre jeune homme ! A la fleur de l'âge ! disait-on.

Le médecin du duc dit un dernier mot de recommandation à ma mère. Après quoi, nous atteignîmes l'escale de Coblentz.

Un quart d'heure après, nous étions à l'hôtel de Belle-Vue. Edmond reposait dans un bon lit, en face du fleuve et de ses rivages luxuriants. Son frère pleurait et se livrait à mille angoisses. Ma mère le consolait et fortifiait le malade de ses bons soins. En même temps, un médecin anglais, arrivant de Sébastopol, nous affirmait que le malade allait mieux déjà. Aussi nous laissions-nous aller à l'espérance, et osions-nous rire quand l'Anglais, enchanté de la vaillance de nos soldats sous les murs de Sébastopol, nous disait :

— Vos Français sont des zéros, Madame !

— Des héros, voulez-vous dire, docteur ? répondait ma mère.

— Ce sont de vrais zéros... Madame !

*Excursions.*